Zeitschrift: Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde

Herausgeber: Bernisches historisches Museum

Band: 16 (1954)

Artikel: Fragment aus dem Tagebuch des Gabriel Albrecht von Erlach 1739-1802 Freiherr zu Spiez

Autor: Erlach, F.von

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-242802

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRAGMENT AUS DEM TAGEBUCH DES GABRIEL ALBRECHT VON ERLACH 1739–1802 FREIHERR ZU SPIEZ[1]

Mitgeteilt von F. v. Erlach

Histoire de mon Arrestation en 1798[2]

Le 3 ou le 4 Avril 1798 le Commissaire Ordonateur de l'Armée, Rouhiere, qui etait logé chez moi, donna un grand diner au General Schauenbourg, a Le Cartier Rapinat, Mangouret, Rhinwal Chef de l'Etat Major, Tinus Adjudant du General, Lauer Adjudant General et plusieurs autres, et entr'autres le Commandant de la Place nommé Neyria. Je fus forcé d'y diner avec ma femme, on nous fit meme l'honneur de placer le Cartier entre nous deux, il etait la le principal personage, etant premier commissaire du Gouvernement. Je ne sais si cela lui deplut, mais je n'ai jamais vu une mine plus refroynée, jamais il n'adressa la parole a personne, quand on lui parlait, il répondait par monosyllabes, poliment cependant. Ce diner me parut bien long, on porta des toasts, Le Cartier porta celle de la destruction de l'Angleterre, Rapinat celle d'un parfait retablissement d'amitié entre les Rep. fr. et Helv., je ne me rapelle pas des autres. Au dessert arriva le General Dordy, qui me quitta le surlendemain a Spiez avec le chef de le 14er Muller, tué depuis en Grisons, et quelques officiers d'Hussards. Deux jours apres Mingaud vint diner avec Rouhier, et le lendemain il me fit enlever mes papiers a Spiez. J'etais obligé ainsi que ma femme de diner tous les jours avec Rouhier, et par ce moyen je fournissais une partie de son menage, sans compter tous le linge, Vaisselle, etc. Le 9 Avril il y eut grande manoeuvre et grand diner a Thoune, je n'y fus pas, le soir je fus chez Mingaud à 9 h. a la couronne pour tacher de revoir une partie de mes papiers, car il avait envoyé a Paris ma correspondance avec le Conseil Secret pendant ma Prefecture de Lausanne. Mingaud me reçut fort bien et me dit, qu'il avait un ordre de Paris de m'enlever mes papiers, parce qu'on avait eté averti que les archives du Conseil Secret avaint eté transportés a Spiez, ce qui etait faux, qu'il avait

---

[1] Sohn von Albrecht und der Margaretha, Tochter des Schultheißen Albrecht Friedrich von Erlach. Letzter Freiherr zu Spiez. Landvogt zu Lausanne und Oberbefehlshaber des im Herbst 1792 in Genf einrückenden Bernerkorps. 1798 gingen die Herrschaftsrechte der Freiherrschaft Spiez an den Staat Bern über.

[2] Das Tagebuch ist im Besitz des Archivs der Familie von Erlach. Die Wiedergabe der Episode der Einziehung als Geisel erfolgt in der Orthographie des Originals.

cru devoir envoyer cette correspondance a Paris, et qu'il me rendrait le reste, il ne me parla pas un mot de ce qui devait arriver le lendemain.

Je revins chez moi, je trouvai Rouhier de retour de Thoune et un peu gris, alors il lui echappa, qu'on avait fait la liste des otages, que j'etais du nombre, je lui demandai si c'etait pour toute de suite, et si on ne nous donnerait pas quelques jours pour faire nos arrangements. Il me repondit oh oui, on vous donnera plusieurs jours, et cela ne se fera que mercredi ou jeudi; il etait alors lundi lendemain de paques. Sur cette assurance je fus me coucher tranquillement et n'en dis rien a ma femme pour ne pas l'inquieter, je comptais si bien sur cette assurance que le lendemain m'etant habillé comme a l'ordinaire, on vient me dire Mme de Blonay etait morte, sur quoi je m'habillai en deuil, je gardai toujours le secret vis a vis de ma femme, et je ne fis aucun préparatif pour ne pas le trahir, comptant avoir toujours le temps de le faire. Je ne pris pas meme d'argent dans ma poche et fus a mes affaires ordinaires, aux deux Hopitaux, a la Plateforme ect comme s'il ne me devait rien arriver. Ce jour le 10 Avril Rouhier donna encore un grand diner d'hommes et de femmes, il savait bien que je serai arrete et emmené le même jour, car au dessert, touché peut etre par l'air de securité que nous avaient ma femme et moi, il me tendit son verre et me dit d'un air touché buvons a nous deux M. d'Erlach.

Il avait a ce diner le Payeur de l'Armée nommé Mombach, je ne sais s'il etait dans le secret, mais il ne temoigna beaucoup d'amitié, apres diner mous fumes nous mettre a une fenetre du salon, il me parla tres bien, me dit, que quoiqu'il arrivat, il ne fallait opposer aucune resistance a rien, que c'etait un torrent qu'il fallait laisser aller, que le bien viendrait tot ou tard apres le mal ect. Comme nous etion a causer ensemble dans l'embrassure de cette fenetre, on vient de me dire qu'un officier demandait a me parler, je sorti et trouvai un officier francais sur l'escalier, qui me demandait fort poliment si j'avais diné, sur ma reponse affirmative, il me dit, le Commandant de la Place vous prie de passer chez lui. Je pensai si peu a ce qui allait arriver, que je voulu le suivre sans chapeau, il m'observa que je n'avais point chapeau et me dit de l'aller chercher. J'entrai dans ma chambre et toujours preoccupé de l'idée, qu'on nous donnerait quelques jours, je ne songeai pas a prendre autre chose. Je suivis donc mon officier. Arrivé chez Neyria qui logeait dans la maison de Frisching de Rumligue j'y trouvai l'Avoyer de Mulinen, le col. de Tscharner, le cons. Manuel. le cons. de Diesbach, le Ballif Brounner, ainsi un moment apres arriverent le cons. Wurstemberger, et Watteville de Belp. Pendant ce temps j'entendis arriver de la troupe a cheval et je vis devant la porte 2 carosses, 25 Hussards et une foule immense de peuple. Alors Neyria nous lut l'ordre de nous arreter et conduire sur le champ a Huningue, il y avait encore sur la liste Bonstetten de Nyon, qui etait en Dannemark, le Baronet Fischer, qui etait a sa Campagne, Diesbach de Carrouge, qui etait encore a Frienisberg, et Gross, qui etait encore a Koenigs-

felden. Nous priames Neyria, qui paraissait peiné de tout cela de nous donner une heure pour arranger nos affaires, ou seulemant le temps aller chez nous faire nos paquets et revenir, je lui dis meme, que je ne serais pas absent longtemps je demeure tout pres, he je le sais bien, repondit il, puisque j'ai diné chez vous il y a quelques jours, je ne puis vous l'accorder, mais je vais le demander au General, il envoya en effet demander une heure de delay au General, qui demeurait au Faucon. La reponse de celuici fut, *pas une minute.* Je dois rendre justice a Neyria, il parut affligé de cette reponse, et il rendit ensuite a ma femme tous les services qui dependirent de lui.

Sur cette reponse du General il fallut partir, il y avait devant la maison et a la Creuzgass une foule immense, je montai dans le second carosse avec le Cons. Wurstemberger, le Ballif Brounner et Watteville. Neyria m'avait permis d'ecrire un mot a ma demme, qu'il lui fit porter toute de suite par un officier, Antoine, mon laquais, avait eu le temps de venir me demander la clef de ma chambre, je lui dis de tacher de me joindre le plutot possible, car je n'avais que six livres dans ma poche et pas meme un bonnet de nuit. Hors de la porte de la ville je vis le fils du General May parmi la foule, je l'appelai et lui donnai une commission pour ma femme. Dans le Grauholz nous croisames mon cousin Charles de Watteville, qui avait eté blessé et prisonier de guerre et revint.

Nous arrivames a Soleure vers 10 h. On nous fit attendre longtemps dans la rue, enfin on nous mena a la Tour rouge, ou nous soupames vers minuit, ensuite je me couchai dans la meme chambre avec le cons. de Diesbach. Mrs. l'Avoyer de Mulinen et Wurstemberger ne se coucherent point, au moment ou ils voulaint se mettre au lit, le lieutenent de Hussard, commandant de l'escorte et son Marechal de Logis vinrent se mettre sur des chaises aupres du feu.

Le 11 Avril je fus agreablement surpris a mon reveil de voir entrer Antoine dans ma chambre a 6 h. du matin. Rouhierre lui avait donné un passeport, il avait trouvé ma carosse, s'etait mis dedans avec deux autres domestiques de mes camarades, et m'apportait un paquet de linge. Nous partimes entre 7 et 8 h. A une lieu de Soleure nous depassames une 20me de pieces de canon de Berne et de Fribourg qu'on menait a Huningue. A Balstal nous croisames deux otages de Soleure qui avaient eté liberés et qui revenaient. Nous dinons a Waldenbourg, dont nous vimes en passant le chateau incendié et ruiné depuis la revolution. L'hote etait un vieux bon homme, qui nous reçut fort bien, nous dinames dans une chambre a rez de chaussée, le Lieutenant, le Marechal du Logis et un autre sous Ofc. des Hussards dinerent a notre table, il y en avait une autre dans la meme chambre, ou dinerent nos domestiques, quelques Guides de l'Armée et un officier Balois revolutionaire qui ferait fort important, a une troisieme table etaient deux paysans qui ne disaint rien. Les chevaux de nos Hussards, qui avaient maneuvré lundi tout le jour a Thoune, et en etait venus mardi matin pour

nous escorter, etaient trop fatigués pour pouvoir aller plus loin que Liestal, il faisait une forte brise et les hussards furent fort incommodés de la poussiere. Nous arrivames d'assez bonne heure a Liestal il y avait un drapeau rouge noir et blanc a la maison Commune. Je trouvai a l'auberge un sommelier, qui m'avait servi 18 mois auparavant a Zürich, lorsque j'y etais deputé, il leva les yeux au ciel et me dit, grand Dieu quel changement! Je couchai dans la meme chambre avec Mrs. de Watteville et Brounner.

Lundi 12 Avril nous partimes de bonne heure; j'ai oublié de dire que le Lieutenant d'Hussards avait fit loger et nourrir ses Hussards par billets, quoique la municipalité fait quelque resistance, cette attention de sa part nous epargna beaucoup d'argent, comme je n'en avais point Watteville paya pour moi sur toute la route. En arrivant a la porte de Bale, nous primes a gauche et fimes le tour de toute la ville jusqu'au Rhin en longeant les fortifications; nombre de Balois vinrent hors des portes pour nous voir. Un peu apres 10 h. nous arrivames a Huningue et on nous mena droit chez le Commandant; c'était un Septuagenairy ci devant noble, bon et exellent homme, il s'appelait Baille, il n'etait point prevenu de notre arrivée, l'ordre du Lieutenant portait simplement de nous conduire a Huningue, de sorte que le bon homme fut un peu embarrassé et nous dit, si je ne sais pas en quelle qulité vous etes ici, si vous etes Prisonniers de Guerre, Prisonniers d'Etat, ou Otages, si je dois vous mettre en prison ou non, en attendant je presumerai le plus favorable, et je vous donnerai la Ville pour prison sur votre parole d'honneur que vous me donnerez demain par ecrit. Nous lui repondimes, que nous n'ignorions nous meme pour quoi on nous avait arretés, que nous ne nous sentions comptables de rien, et que nous croyons qu'en effet nous etions otages, parceque le passeport de mon domestique portait, allant joindre son maitre detenu comme otage a Huningue. Le lendemain nous donnames notre parole d'honneur par ecrit de ne pas sortir de la ville sans permission ect. Le bon Commandant a toujours eu pour nous toute sorte d'attention, il nous a mené promener plusieurs fois. Il etait tres pauvre, n'avait pour tout appointement que 1800 Fr., pour tout domestique une vielle servante et il mangeait chez le Chirurgien de l'hopital a qui il payait pension.

Nous trouvames a Huningue les otags de Soleure, Mr le Cons. Brounner, les Cons. Arregger, Grimm, Glutz, Surbeck, qui venait d'etre Balif a Thierstein, Settiz, François de Roll, et le jeune de Besenval. Nous nous mimes a l'auberge avec eux et nous cherchames des logements, j'en trouvai un fort mauvais chez un boulanger. Mrs de Soleure nos firent beaucoup d'amitié et nous redirent tous les services qui dependaint d'eux. J'avais ete en garnison dans ce petit trou, mais en 1763 et heureusement seulement un mois, de sorte que je ne connaissais plus personne. M. de Roll me mena chez une femme fort aimable, Mme Blanchard, ou il allait tous les jours faire une partie de Bretan, chez la femme du Major ou Adjudant de Place nommé Rocquemont, chez la femme de l'ingenieur dont j'ai oublié le nom. Il nous etait defendu

d'aller sur le rempart, et nous prevoyons une triste vie par divers nous. La Place d'Armes etait garnie de canons de Berne, Fribourg et Soleure. L'arsenal etait brulé, les casernes etaient encore remplies de Peste et etayées comme lors du bombardement, et plusieurs maisons a demi brulées presantaient un triste et affreux spectacle. Le meme soir 2 Guides amenerent Diesbach de Carouge, on l'avait pris a Frienisberg. Mr. de Tscharner ne fut amené que le 16 au matin, il avait passé 24 h. en prison a Soleure.

Le 14 Avril le Capitaine Studer arriva de Berne et apporta la liberté a Mr. le Ballif Brounner, qui partit tout de suit apres diner. Ce jour la arriva aussi M. de Mulinen, qui venait faire une visite a son pere, et qui resta 2 ou 3 jours. Nous enviames bien le sort de M. Brounner. Nous avions le derangement d'avoir deux Jacobins enragés a notre table, l'un etait un officier de santé, qui ensuite a été longtemps a Berne, et y est encore dans ce moment, l'autre etait un intriguant dont j'ai oublié le nom, qui cherchait une place, il etait encore a Berne dans le temps que Brune y etait, ensuite Rouhiere l'avait chassé et il etait venu a Huningue pour de busquer M. Brespond, ce qui heureusement ne reussit pas.

Le Commandant me raconta un jour, de quoiqu'il ne but jamais de vin, il avait eté denoncé comme ivrogne par quelquun qui avait envie d'etre Commandant, et qu'il avait fallu 3 mois et toutes les peines du monde pour se justifier quoiqu'il fut notice qu'il ne buvait jamais ni vin ni liqeures. Je m'en rappela en l'occasion de l'intriguant dont je vien de parler, qui nous dit un jour a table qu'il etait bien extraordinaire qu'on confie le Commandement d'une Place frontiere a un Cidevant.

La denomination dont je viens de parler avait laissé dans l'ame du bon Commandant une empreinte de terreur dont les Soloriens se trouvent mal. Il reçut un ordre de faire mener a Strasbourg Arregger, Grimm, Gluz, Surbeck et Settiz. Il etait bien sur qu'ils ne lui echapperaient pas, et qu'il pouvait sans danger leur permettre de diner comme a l'ordinaire avec nous et de faire leurs paquets chez eux, cependant il les fit mettre sur le champ en arrestation dans une chambre du Gouvernement avec une sentinelle a la porte, il adoucit a la verité cet acte de vigueur tant qu'il put, il leur dit qu'il en etait bien faché, mais qu'il etait entouré de malviellans, il poussa meme la complaisance jusqu'a leur porter lui meme des choses dont ils avaient besoin; car Mrs. crurent que Roquemont lui avait inspiré cette severité, nous pumes cependant les aller voir partir et prendre congé d'eux, ils dinerent entr'eux et partirent a 3 h. dans une caleche a 6 places, avec un Capitaine de Garnison pour escorte. Le 15 Avril je changeai de logement et en pris um tres joli chez un negociant qui avait eté obligé de rebatir sa maison a neuf. Le 16 j'appris a mon reveil, qu'il etait arrivé un ordre de nous envoyer a Strasbourg, j'en benis le ciel, mais quelques uns de mes camerades, comme l'Avoyer, Tscharner, Diesbach et Manuel en furent fachés. Il etait dit dans l'ordre de nous traiter avec egards, cela mit le Commandant

a son aise et il nous laissa faire librement nos arrangements de depart pour le lendemain. Nous fimes venir 4 carosses de Bale, qui nous payons tres cher. Diesbach avait le sien dans le voisinage, il le fit chercher. Dr. et Mme Bremont me donnerent de bons conseils pour Strasbourg dont le gros des habitants passaient pour etre fort mauvais.

Mardi 17 Avril nous partimes en 5 carosses, le Commandant vint encore nous dire adieu au moment ou nous y montions, ainsi que Roll, Brounner et Besenval qui restaient. Il nous avait donné pour escorte un Capitaine et un Lieutenant de Guides. Il y en avait au moins un de trop. Je montai dans le 1er carosse avec le Cons. de Diesbach, le Capitaine des Grenadiers et mon domestique Antoine. Ce Capitaine s'appellait Conte, il avait eté soldat dans un Regt. de Ligne sous le roi, son pere avait eté garde chasse, je ne sais plus de quel Grand Seigneur, et soit pour se faire valoir, soit verité, cet homme paraissait savoir conservé de l'attachement pour son ancien maitre. Il fut toujours fort honnete avec nous, quoique son ton fut tres enuyeux, il nous proposa en chemin de se charger de conclure les marchés dans les auberges pretendant qu'on lui demanderait moins qu'a nous, nous crumes nous apercevoir qu'il profitait pour nous ferrer la mule. Son Lieutenant avait eté soldat au Gardes françaises et en avait bien le ton. Au sortir de la ville nous vimes un parc d'artilerie immense provenant des arsenals de la Suisse. Nous dinames a Homburg, les cabarets sur cette route sont tres manuvais, et nous fumes tres mal jusqu'a Strasbourg. Nous vimes sur cette route plusieurs chateaux ruinés depuis la revolution, et la misere se montrait partout. Le soir nous traversames le Neuf Breisach, et fumes coucher a Piersenheim, ou nous fumes fort mal et partagés en deux auberges, Carouge eut une couverte de lit de damas rouge toute ensanglantée, le maitre avait apparement eté massacré dans son lit.

Le 18 nous dinames dans un village a Sesenheim a 4 lieus de Strasbourg, vis a vis d'un beau chateau tout devasté, qui avait appartenu a Berchstatt emigré. A 5 h. nous arrivames a Strasbourg, nous entrames par la porte des Bouchers, nous demandames a l'officier de garde ou logeait le General Ste Susanne, a qui notre capitaine devait nous remettre. L'officier ni aucun soldat de sa garde n'en savait rien, nous primes le parti d'aller tout droit, en demandant toujours, personne ne le savait, enfin nous arrivames a la Place d'Armes et nous nous rendimes a la Maison Rouge, ou nous fumes entourés d'une foule immense, la maitresse de la maison nous donna un sommelier qui nous conduisit dans la rue ou demeurait le General. Nous ne le trouvons pas chez lui, mais nous fumes reçus fort honnetment sur l'escalier par un Adjudant General qui nous dit, que le General etait sorti et avait laissé l'ordre de nous mener a la Citadelle, ce qui nous capotira beaucoup, car nous esperons etre en ville et libres sur notre parole comme a Huningue, Un jeune officier de dragons tres poli pris la place du capitaine qui nous avait amené, et nous conduisit a la Citadelle, ou il nous remit au Commandant. En chemin

nous rencontrames les otages de Soleure, qui avaient eté aussi mis a la Citadelle, et qui venaient d'obtenir la permission d'aller en ville. On nous fait esperer que nous l'aurions aussi dans quelques jours.

Le Commandant de la Citadelle s'appelait Maquillet, il avait servi autrefois dans Chateauvieux, il etait vieux et malade, il nous reçut fort bien et nous conseilla de presenter des le lendemain une petition au General pour obtenir la permission d'aller en ville, vu que d'ailleurs nous ne pourrions pas nous arranger a la Citadelle faute de logement.

Nous cherchames en attendant a nous arranger de notre mieux, nous primes une auberge la seule qui y etait, nous fumes assez bien pour le manger, j'y pris une mauvaise petite chambre, qui etait remplie de punaises. Il fallait encore donner 3 Louis au capitaine Comte et a son Lieutenant pour retourner a Huningue.

Lundi 19 Avril, nous promenames le matin sur le rempart qui est fort agreable, nous vimes pour la premiere fois le telegraphe placé sur la cathedrale, dans la matinée nous eumes la visite de Mme de Cohorn, accompagnée de l'officier Dragon qui nous avait amené la veille, cette bonne dame nous fit mille amitiés, et nous rendit de veritables services ainsi que son fils, nous avions envoyé une petition au General pour sortir de la Citadelle, et elle sollicita fortement en notre faveur et ne contribua pas peu a nous faire obtenir cette faveur. Pendant le diner les juifs Godschau vinrent voir M. de Mulinen. A 5 h. du soir comme je me promenais sur le rempart le baronet Fischer vint m'appeller pour me dire que le General avait accordé la permission aux 5 les plus agés d'entre nous d'aller loger en ville, sur cette bonne nouvelle nous nous hatames de faire nos paquets et nous partimes tout de suite, Mr. de Mulinen, Manuel, Fischer, Tscharner et moi, avec bien des regrets cependant de laisser nos camarades en arriere, apres avoir pris congé du Commandant Maquillet qui nous fit conduire par une ordonance a l'Aubette, ou nous trouvames l'Adjudant de Place Chapuis, qui nous reçut fort bien, il avait un bras de moins, et avait servi autrefois dans un Regt. Suisse comme soldat ou musicien, je n'ai jamais pu bien apprendre en quelle qualité, il etait zelé republicain et assez dur. Il nous traita cependant fort bien, il nous dit que nous avions obtenu la permission de demeurer en ville a condition d'avoir un planton devant notre porte et de ne pas sortir de chez nous sans etre accompagnés de ce planton, ou si nous voulions sortir de demander une ordonance a l'Aubette, c'etait restraindre furieusement notre liberté, mais comme Mrs de Soleure etaient traités de meme, que nous ne connaissions pas encore quelle terrible geneon nous imposait, et que nous ne sentions que le plaisir d'etre hors de la Citadelle, nous nous rendimes fort content a la maison Rouge, grande auberge située sur la Place d'Armes, ou nous fumes tres bien pour le logement et la table, mais fort cherement.

Le 20 Avril nous allames chez le General de Division, il nous reçut fort bien et fort poliment, c'etait un homme de 40 ans, cidevant noble, qui avait

une excellente repetutation du coté de l'honneteté et de la bonté, ainsi etait il adoré dans la ville et cheri des troupes, mais sa qualité de cidevant noble, le rendait exessivement prudent, citronspect et meme timide, et c'est a cela que nous devons attribuer la difficulté que nos camarades ont eu par la suite d'obtenir la permission de s'etablir aussi en ville, et celle que nous avons eu d'obtenir, d'etre delivrés du planton. Il etait garçon, vivait tres retiré, et ne voyait absolument personne que des militaires. Le matin on le trouvait toujours en robe de chambre jusqu'a midi et sans etre peigné. Il montait a cheval presque tous les soirs, la plupart du temps seul.

De la nous fumes chez le General Pacthod, General de Brigade, Commandant de la ville, Savoyard de naissance des environs de Geneve, c'etait aussi un homme de 40 ans d'une figure agreable ainsi que St Susanne, aimant le jeu et les filles, bon vivant, il nous reçut aussi tres bien, je ne l'ai aussi jamais vu chez lui autrement qu'en deshabillé, et souvent jouant du violon. De la nous fumes chez l'Adjudant Chapuis, qui logeait au Pavillon, que nous ne trouvons pas. Je reçus ce jour la la premiere lettre de ma femme, celle me fut apportée par le meme officier de Dragons, que nous avions deja vus, il se servit de cette occasion pour nous recommander une extreme prudence et la plus grande circonspection dans nos propos. Cet aimable jeune homme revint quelques fois et me tint toujours les memes discours. Quelques jours apres arriva de Berne Aneth qui je connaissais, il etait entrepreneur des vivres, je l'avais vu chez Rouhiere, il me remis 50 Louis en or, ma montre et des effets que ma femme m'envoyait, il me fit beaucoup d'amitiés et me donna une lettre pour Mr. Frank, qui etait la meilleure maison de Strasbourg, et ou j'ai depuis passé des moments fort agreables.

Nous avions eté un peu genés a Huningue pour les lettres, il fallait remettre toutes celles que nous ecrivions, ouvertes au Commandant, a la verité il ne les lisait, mais il ne tenait qu'a lui, il les cachetait et les ferait partir; celles que nous recevions venirent aussi par son canal. Le General Pathod ne voulut rien de tout cela et nous dit que nous pouvions ecrire et faire venir nos lettres comme nous voulions, au moyen dequoi nous nous servions de nos banquiers.

Dimanche 22 Avril je fus a la comédie, on donna un opera, mon ordonance ne me quitta pas plus que mon ombre, et il fallut payer pour elle. Depuis lors il n'y eut plus de spectacle pendant un mois, au bout du quel temps il recommença. Mais il existait un autre au Theatre Allemand, qu'on appelait le Theatre Bienfesance, c'etaient des particuliers qui etaient acteurs, la troupe n'etait pas mauvaise, l'orchestre composé d'amateurs tres bon, on payait a la porte un tiers de moins qu'en Theatre National, la rendite etait pour les pauvres, on jouait ordinairement une fois, quelque fois deux fois la semaine, ce spectacle etait beaucoup plus suivi que l'autre, qui etait presque toujours desert. J'allais regulierement a l'un ou l'autre, Mr. de Mulinen, Manuel et Tscharner ny on jamais mis les pieds par economie. Peu a peu

je fis des connaissances, un de nos premiers soins fut d'aller remercier Mme de Cohorn; depuis j'allais souvent chez elle, j'allais souvent chez Mr. Franck, ou j'ai diné plusieurs fois, je voyais aussi souvent Mr. et Mme Turkheim, qui sont d'exellentes personnes, nous avons aussi tous diné une fois chez le banquier Wachter, a qui nous avons tous eté recommandés par Mr. Hartmann, d'ici negocient. J'ai aussi fait connaissance avec le professeur Koch, qui a eté membre de la premiere Assemblée National, avec le professeur Herman, qui avait un beau cabinet d'Histoire Naturelle, avec le professeur Hafner, homme bien respectable, qui m'a été d'une grande ressource par sa bibliotheque. J'ai visité successivement le Jardin Botanique, excessivement negligé depuis la revolution, l'Hopital General ruiné par la perte des dimes, mais qui entrainait cependant encore plus de 900 personnes, sans compter les foux et les veneriens; la Bibliotheque Publique; le Cabinet de Medailles et d'Antiques; le Mausolée du Marechal de Saxe, qui a été conservé parce qu'on avait fait de l'eglise S. Thomas un magasin de fourage; la tour ou nous avons monté une fois. J'allais quelque fois a l'eglise reformée, ou prechait un Balois nommé Peterson, grand revolutionaire, mais beaucoup plus souvent a l'eglise lutherienne de S. Nicolas, ou prechait mon ami le professeur Haffner excellent predicateur, le culte lutherien ou il y a beaucoup de chant, me plait mieux que le notre, cette eglise etait comme une assemblée d'anges, toutes les jolies personnes de Strasbourg y etaient, et leur musique etait delicieuse. Les lutheriennes sont vetues aujoudhui a la française d'apres un ordre de S. Just, et il me semble qu'elles n'y ont rien perdus.

J'avais eté en garnison a Strasbourg en 1762, je n'y connus plus personne, tous ceux que j'avais vu alors etaient morts, guillottinés ou emigrés. J'y trouvais cependant un de mes anciens camarades, Brounner du canton de Zürich, officier retiré, jadis Aide Major au Regt., ce brave homme me fit bien des amitiés. J'eus aussi la visite d'un de mes ancien domestiques, nommé Andrés Schamber, il avait eté maltraité et ruiné d'autant plus qu'il etait catholique, il commençait a se remettre, mais il etait encore bien terrorisé. En general c'est incroyable comme tout le monde l'etait encore, au reste tout etait rempli d'espions. J'ai aussi eté une fois au Tribunal Civil, mais j'en ai eté si ennuyé, que je n'ai pas voulu en voir autres. Quelle difference de Strasbourg en 1762 ou en 1798. Pendant tout mon sejour je n'ai pas vu trois carosses, les gens les plus riches n'avaient qu'un cabriolet a un cheval, presque nulle part des domestiques; tout etait rempli de boutiques et de marchands, et il n'y avait point d'acheteurs. Toutes les belles maisons etaient entre les mains des juifs ou des fabriques de tabac. A l'ancien Gouvernement etait le Tribunal Civil et le Tribunal Criminal. L'hotel du Grand Preodt appartenait a un juif. L'Eveché etait la Maison de la Municipalité. A l'hotel de Darmstatt etait le Tribunal Militaire, l'Hotel de Deux Ponts etait occupé par un restaurateur, la misere etait partout, et l'abondance nulle part qu'aux marchés aux herbes. Au Fischmarkt on voyait un vide entre deux

maisons etayées par des poutres, provenant de la demolation d'une jolie maison parce que le proprietaire avait fait deux prix differents en assignats et en argent, la maison fut demolie a l'instant et n'a pas été rebatie. Les prisons etaient toujours remplis on me dit qu'il y avait toujours entre 4500 et 4800 prisonniers. Il est vrai que tous les jours il en decampait sans quoi il se serait accumulés a un nombre prodigieux. On laissait les gens en prison plusieurs mois avant de les juger, et lorsqu'ils l'etaient, ils y restaient encore 15 ou 18 mois, surtout ceux condamnés a la deportation. Tout les vendredi on dressait devant notre maison et devant l'arbre de liberté qui etait droit devant mes fenetres, un petit echaffaudage avec des poteaux, qui avait chacun 2 ecriteaux et puis on attachait a chaque poteau 2 personnes, homme ou femme, dont les noms et les delits etaient marqués sur les ecriteaux, ces miserables y restaient ordinairement 3 et 4 h. exposés a la curiosité du peuple. Les casernes etaient nues, toutes les fournitures en avaient eté enlevées, vendues et volées, presque partout les vitres y etaient brisées, les soldats couchaient sur de la vielle paille de l'anneé passée, ceux qui avaient dequoi louaient des draps et des couvertes. Aussi Strasbourg etait reputé mauvaise garnison pour le soldat, d'autant plus qu'il ferait cher vivre, et que le vin etait a un prix exclusif. Nous accordames avec notre hote pour la nourriture de notre planton et son lit a 5 Lvrs. par jour. Les environs se ressentaient aussi du temps de la terreur et de la guerre, toutes les avenues etaient coupée, toutes les maison de jardin etaient abatues a 500 toises au tour de la place, le contade avait eté rasé. La Robertsau seule restait encore. Les fortifications etaient degradées, quoique moins qu'a Huningue; l'Intendance, qu'occupait le Departement, tombait en ruines. Un grand morceau du rempart interieur qui servait de promenade, s'etait eboulé il y avait 4 ans et n'avait pas eté retabli. On ne voyait partout que caffés, bouchons et brasseries de biere. Hotel de Klinglin appartenait a un charpentier. Toutes les eglises catholiques etaient fermées, en revanche il y avait 9 synagogues. La Cathedrale etait depouillée, toutes les statues et ornemens mutilés et brisés.

J'avais ecrit ceci et mon intention etait de continuer et d'achever ce recit, lorsque je fus arreté et deporté une sesonde fois, le 9 Avril 1799 a 10 h. du soir par Bigarel capitaine dans la 14e legere et Commandant de Place, accompagné du Chef de la Brigade Turtaz et de l'agent Tschiffeli.